

Un moine de l'Eglise d'Orient

Lev Gillet (1893-1980)

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (Etats-Unis)
Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

Les écrits de Lev Gillet exhalent un sens de l'absolu et défient les lecteurs à vivre à la hauteur de leur vocation : être à l'image de Dieu, parfaits comme le Père éternel est parfait, priant sans cesse, conscients de l'amour et de l'immense miséricorde qui nous embrasse. Et pourtant, ces écrits rayonnent d'une simplicité presque infantine, d'une paix pleine de compassion, d'un émerveillement plein de fraîcheur.

J'ai lu pour la première fois ces méditations il y a bien longtemps. J'étais alors à Leeds, en Angleterre, et je m'imaginai que leur auteur était un anachorète au mont Athos ou un reclus dans les grottes de Kiev. J'étais bien loin de penser que la plupart de ces œuvres avaient été composées entre 10h du matin et 5h du soir, dans la salle de lecture du British Museum, par un prêtre orthodoxe français habitant Londres, au siège du Fellowship of St Alban and St Sergius (l'institution officielle du dialogue anglican-orthodoxe).

La vie de Lev Gillet est tout aussi éloquente que ses écrits. Il vécut ce qu'il croyait, avec une intégrité prophétique, vibrante de conviction et de courage. Œcuméniste passionné, il avait de multiples intérêts, un projet succédant à un autre, mais il se donnait sans réserve à chacun d'eux. Sous cette disparité, se

cachait une vision unique, prophétique, d'une clarté irrésistible ; une vision de ce qui devrait être, pourrait être et sera un jour, le jour de la purification universelle, quand tout deviendra Un en Christ. Ce but eschatologique l'embrassait, lui rendait toute division, toute mesquinerie intolérable. Il était marqué du sceau de l'Esprit et donc transgressait toute catégorie, ce qui lui permettait d'être présent, vraiment présent, dans n'importe quelle situation.

Vocation œcuménique

Les circonstances de sa conversion affectèrent sa vocation œcuménique. Alors qu'il faisait des études à Genève, Gillet avait pris contact avec quelques cercles calvinistes et participait de temps à autre à leurs célébrations. C'est au cours de l'une d'elles qu'il entendit pour la première fois l'appel évangélique : « Si l'un de vous désire venir à ma suite, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. » Ces paroles atteignirent Gillet avec une force et une lumière extraordinaires, comme si elles lui étaient adressées personnellement.

Il entra chez les bénédictins où il rencontra Olivier Rousseau et Lambert Beauquin, fondateurs de la communauté de

Le père Lev Gillet fut l'un des premiers Occidentaux à rejoindre au XX^e siècle, l'Eglise orthodoxe. Prophète de l'unité des chrétiens, son influence se ressent aujourd'hui dans l'ouverture de l'Eglise de Rome à l'œcuménisme. Jerry Ryan rappelle le parcours de cet homme entier et passionné, défenseur des opprimés.

Chevetogne, qui se vouaient à la prière pour l'unité des chrétiens, au dialogue œcuménique et à la publication de la revue *Irenikon*.

La Russie, cette terre de mystiques et de fous du Christ, fascinait Gillet. Il était aussi attiré par l'idéal du moine-missionnaire proposé par Charles de Foucauld. Il reçut la permission de rejoindre l'Eglise de rite oriental en Galice, où il fut ordonné prêtre. Là, il intégra une communauté monastique qui rassemblait cinq paysans du coin désireux de vivre l'Evangile ensemble, dans la pauvreté, la prière, le travail manuel et le service des populations environnantes. Ils travaillaient à l'extérieur comme tout le monde, mais vivaient ensemble dans leur « monastère ». Le projet s'écroula et Gillet fut envoyé à Nice pour s'occuper des immigrants russes. Il était censé leur offrir toutes sortes de services sociaux dans l'espoir d'entraîner ces fugitifs dans l'Eglise catholique uniate. Gillet trouvait ce projet choquant, la marque d'un manque insignifiant de respect. L'unité de l'Eglise signifiait pour lui une réconciliation des cœurs et des esprits, la redécouverte de l'antique héritage commun et non une simple soumission à l'autorité du pape ! Il se mit donc à douter sérieusement de la véracité de sa situation. Du reste, sa mission n'ayant été accompagnée d'aucun budget, les services sociaux qu'offrait Gillet se limitaient au partage de son petit appartement avec sept Russes, des deux sexes. Il travaillait comme aide plombier/électricien et s'efforçait de garder tout le monde en vie.

Le coup de grâce fut pour lui la publication de l'encyclique *Mortalium Animos* (1928) qui réaffirmait la conviction de l'Eglise de Rome d'être la seule Eglise, hors de laquelle il n'y avait point de salut, et qui condamnait le mouvement œcuménique naissant. Gillet demanda alors son admission dans cette étrange

Eglise orthodoxe, si pauvre, si faible, et qui pourtant, malgré tant d'épreuves et de luttes, sans l'organisation ni la culture de l'Ouest, survivait comme par miracle. Une Eglise de contrastes, à la fois traditionaliste et libre, archaïque et vivante, ritualiste et personnelle ; une Eglise qui préservait assidûment l'Evangile, mais qui le cachait trop souvent sous une couche de poussière ; qui, dans l'ombre et en silence, défendait par-dessus tout les valeurs éternelles, la pureté, l'ascétisme, l'humilité et le pardon ; qui souvent ne savait pas ce qu'il fallait faire, mais qui chantait la joie de Pâques comme pas une.

Pour Lev Gillet, avoir été admis dans l'orthodoxie (sans qu'on lui imposât aucune formule d'abjuration) ne représentait pas un reniement du catholicisme. Il se décrivait comme un « prêtre catholique en communion avec l'Eglise orthodoxe ». A son avis, l'unité des Eglises catholique et orthodoxe était déjà réalisée dans l'Eucharistie. Il reconnaissait la primauté de l'Eglise de Rome comme un fait, mais il rejetait sa manière de l'exercer. Il aimait la richesse de la tradition occidentale, mais il avait trouvé un parfait complément dans la beauté et les mystères de l'orthodoxie. Dans les termes mêmes de Jean Paul II, « il respirait des deux poumons ».

Rester indépendant

Au début, le ministère orthodoxe de Gillet consista à servir la diaspora russe. Il respectait énormément les valeurs culturelles de l'Eglise russe orthodoxe, mais il était persuadé que le dynamisme universaliste de l'orthodoxie lui permettrait de prendre racines à l'Ouest et qu'elle trouverait son expression dans la culture française.

Il fit traduire la liturgie en français par ses paroissiens et il se consacra à leur faciliter la transformation de leur statut de « communauté en diaspora », en « Eglise orthodoxe de France ». C'était là un projet difficile à faire accepter et il fut mis à terrible épreuve : une rupture déchira la communauté russe entre ceux qui désiraient demeurer unis au patriarcat de Moscou (malgré sa collaboration avec le régime soviétique) et ceux qui préféreraient dépendre directement du patriarcat œcuménique de Constantinople. Gillet et son évêque, le métropolitain Evlogii, choisirent cette dernière option.

Gillet n'était pas fait pour travailler en paroisse. Il pensait que sa vocation était de rester indépendant pour évangéliser ceux que les Eglises officielles n'arrivaient pas à atteindre. Il se mit à se préoccuper de la situation des réfugiés juifs en Angleterre. Son évêque lui permit de s'installer à Londres, comme représentant de l'orthodoxie auprès du Fellowship of St Alban and St Sergius.

Au début de son séjour, il travailla en tant que surveillant dans un gymnase converti en dortoir pour réfugiés juifs, tout en poursuivant l'étude passionnée du judaïsme. Il a décrit sa façon de concevoir le dialogue judéo-chrétien dans son livre *Communion in the Messiah*.

La majorité des chrétiens, pensait-il, avaient perdu conscience du caractère messianique de Jésus et de son Royaume, de la dimension eschatologique de la foi et de l'espérance. Le peuple juif, au contraire, avait gardé bien vivante son attente du Royaume. Ne serait-il pas possible aux deux peuples de Dieu de

se réunir dans une attente commune ? Gillet ajoutait : « Dieu fit irruption dans l'histoire par l'élection d'Israël dans le but d'utiliser un peuple comme "instrument de sa grâce", comme sacrement pour l'humanité tout entière... Il y a, entre Israël et le monde, la même relation surnaturelle qu'entre le monde et l'Eglise... Comme l'Eglise, Israël est dans ce monde, mais ne lui appartient pas. »

Lev Gillet demeura à Londres pour le reste de ses jours. Il voyageait souvent, prêchait à Hyde Park, dans les paroisses réformées, fréquentait les réunions des Quakers et des Pentecôtistes. Très pauvre, sans aucun soutien financier de l'Eglise orthodoxe, il dépendait de quelques honoraires et de la générosité de ses amis.

Le nom de Jésus

Son mentor et ami, l'évêque Callistos Ware, évoque le « moine de l'Eglise d'Orient » errant dans les rues de Londres ou de Paris, tout en invoquant le saint nom de Jésus sur les malheureux et les abandonnés qu'il rencontrait.¹ Gillet avait en effet écrit dans *The Invocation of the Name of Jesus* : « Tendons la main aux hommes et aux femmes que nous rencontrons dans les rues, à l'usine ou au bureau... avec le nom de Jésus dans nos cœurs et sur nos lèvres. Prononçons ce nom sur eux en silence, c'est leur propre nom... Rien qu'en reconnaissant Jésus, rien qu'en l'adorant silencieusement, emprisonné qu'il est dans le pécheur, le délinquant, la prostituée, nous libérons en quelque sorte d'un seul coup et ces gardiens de prison et notre Maître. Si nous réussissons à voir Jésus en chacun, à prononcer le nom de Jésus sur chacun, nous porterons à travers le monde une vision nouvelle, un don nouveau. »

1 • Dans son introduction à la biographie monumentale par **Elisabeth Behr-Sigel**. *Lev Gillet, « un moine de l'Eglise d'Orient »*, Cerf, Paris 1993, 640 p.

Son héritage

Lev Gillet écrit beaucoup, en général sous le pseudonyme d'un moine de l'Eglise d'Orient. Ses écrits ont touché des milliers de gens. On lui demandait constamment de donner des conférences et des retraites. On fit appel à lui pour assister au renouveau de l'Eglise d'Antioche et il fut le directeur spirituel du Mouvement orthodoxe des jeunes. Lui qui s'adonnait à la recherche de la vérité et de la beauté, où qu'elles demeurent, lui qui se passionnait pour l'unité des chrétiens dans la plénitude du Christ dont les richesses ne se laissent pas confiner dans quelque institution que ce soit, il devint un catalyseur idéal pour les cercles œcuméniques.

Il disait à qui voulait l'entendre : « L'Eglise universelle n'est pas encore complètement présente dans l'Eglise historique visible... Au-delà des diversités séparant les confessions chrétiennes, l'Eglise une et universelle est en train de s'affirmer, et nous pouvons en prendre conscience tout en demeurant fidèle à notre propre confession. »

Et pourtant, la plupart de ses projets grandioses subirent en apparence un échec total, le faisant souffrir d'une impatience de prophète. Gillet aussi passa par les nuits noires de l'esprit ; il rentra alors en lui-même, en proie à la tentation du désespoir et terriblement irascible. La myopie de la hiérarchie orthodoxe et ses querelles mesquines l'exaspérèrent bien souvent, pourtant il resta toujours fidèle aux canons de l'Eglise qu'il avait choisie.

A la fin de sa vie, Lev Gillet pensait que sa mission était de réconcilier l'attachement au pur Esprit, à la lumière intérieure, avec la fidélité à l'authentique tradition, la préservation du trésor de vérité, de sainteté accumulé au cours de vingt siècles d'histoire du christianisme. Une

telle mission dépasse le pouvoir d'un seul homme et même de n'importe quelle génération de chrétiens. C'est la tâche de l'ensemble de l'Eglise, fruit de la prudence du Saint-Esprit, qui mûrit tout au long de son histoire temporelle.

Vingt-sept ans après sa mort, « l'échec » des projets de Lev Gillet, tout comme la justesse de ses intuitions, sont à revoir. Le premier dimanche de Carême du millénaire, Jean Paul II avait demandé pardon pour les péchés commis envers l'unité des chrétiens. Dans le missel officiel utilisé pendant cette cérémonie, on trouve une gravure représentant le Christ, le regard tourné vers Pierre après sa trahison. Pierre est bouleversé, humilié, honteux. Il se voile la face, incapable de croire qu'il a pu agir ainsi. C'est là l'image de l'Eglise, confuse et troublée, qui accepte le jugement du Christ et pleure amèrement, espérant que son amour repentant sera accepté par Jésus comme il accepta celui de Pierre sur les bords du lac de Tibériade.

Comme on est loin ici de *Mortalium Animos* ! Et cet aveu de Jean Paul II a été précédé par l'encyclique *Ut unum sint*, dans laquelle le pape a demandé aux autres Eglises leur assistance et leurs conseils pour redéfinir l'exercice de la primauté, et où il a reconnu les trésors de notre diversité.

Dans la pratique, l'Eglise est peut-être encore loin d'une aussi profonde réévaluation, mais le fait même que celle-ci ait pu prendre place justifie la vision de Gillet, comme bien peu de visions prophétiques n'ont jamais été justifiées. Au cœur du grand mystère de la communion des saints, les grâces de chacun sont les grâces de tous, et les péchés de chacun sont ceux de tous. Serait-il trop audacieux de suggérer que Lev Gillet joua son rôle dans la transformation qui est en train de se produire ?

J. R.